Fénelon.

Numéro d'inventaire : 1979.22868
Type de document : imprimé divers
Éditeur : Institut pédagogique national. Service de Documentation et d'Information (29 rue d'Ulm, Paris (Ve) Paris)
Date de création : 1961
Collection : Histoire de la pédagogie ; 5
Description : Cahier non agrafé
Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 210 mm
Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues
Filière : aucune
Niveau : aucun
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 6
Commentaire pagination : paginé de 49 à 54

INSTITUT
PEDAGOGIQUE NATIONAL
29, rue d'Ulm - PARIS V
o
2e Bureau
Service de Documentation et d'Information
•

Pédagogie (Histoire de la)

FENELON

Dans l'histoire de la pédagogie, Fénelon qui a sa place entre Montaigne qu'il rappelle et Rousseau qu'il annonce, apparaît comme "le plus aimable et le plus ingénieux de nos éducateurs français".

François de Salignac de la Mothe-Fénelon, archevêque de Cambrai, eut un étrange destin : grand seigneur, grand prélat à qui furent confiées l'éducation d'un futur roi et les charges ecclésiastiques les plus hautes, il mourut, reniant ses oeuvres littéraires, disgracié par son prince et condamné par le Saint-Siège, cependant que naissait autour de son nom une légende qui devait donner lieu à de multiples et contradictoires interprétations. On s'attacha à l'image du "doux Fénelon", du "Cygne de Cambrai", guide des âmes sur le chemin de la Sainteté, idole des coeurs tendres et mystiques, puis à l'image d'un Fénelon apôtre de la tolérance et de la liberté, modèle des réformateurs et des philosophes du XVIIIe siècle. Il y eut encore l'image de Fénelon précurseur des poètes romantiques. Et de nos jours, même, ne pouvons-nous pas reconnaître en Fénelon le lointain inventeur de cette "éducation joyeuse" qu'en son temps il nomma "éducation attrayante" ?

A travers toutes ces images, il est malaisé de restituer le véritable Fénelon. Il avait lui-même conscience de sa complexité : "Je suis à moi-même tout un grand diocèse, plus accablant que celui du dehors - Mon fond semble changer à toute heure". Quant à sa physionomie, selon St-Simon elle rassemblait tout et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté. Elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur et ce qui y surnageait ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse".

Il naquit au château de la Mothe-Fénelon, dans une famille qui portait avec fierté, le titre de "premier châtelain du Périgord". Dès son plus jeune âge, il fut nourri aux lettres antiques et choyé par une mère intelligente et sensible dont il hérita la douceur et le goût de la poésie. Entré au séminaire de Cahors, il y reçut ses grades ecclésiastiques avant d'être appelé par son oncle à Paris où il acheva ses études théologiques, et fut ordonné prêtre.

De façon curieuse, le "doux Fénelon" fit sa première expérience pédagogique dans une institution assurément détestable, car fondée sur la violence morale.

L'archevêque de Paris, en effet, le chargea de l'éducation des "nouvelles catholiques". C'étaient des jeunes protestantes qu'on enlevait à leurs parents ou à leur mari, pour les enfermer dans un couvent et les convertir. Celles qui ne parvenaient pas à

s'ouvrir à la grâce (ni à céder à la contrainte) étaient envoyées à la Bastille ou, pire, à l'Hôpital Général "foyer de tous les vices". En dernier recours et en désespoir de cause, les jeunes femmes pouvaient être chassées du royaume dans des conditions ignominieuses. Cette entreprise, qui aujourd'hui nous apparaît comme un viol des consciences, ne semble pas avoir répugné à Fénelon, homme du XVIIe siècle, c'est-à-dire d'un temps où l'hérésie était considérée comme "le crime le plus énorme". Il mit sans hésitation son intelligence et sa douceur au service de cette mission de fanatisme religieux. Les jeunes filles qui lui furent confiées trouvèrent en lui un ami et un père par qui elles se sentaient comprises et aidées. Sans doute Fénelon exerçait-il déjà sur ses élèves cette domination sentimentale et ce charme personnel qui furent sa plus grande force.

Après trois ans de ce ministère, il reçut de Louis XIV la direction d'une mission en Aunis et Saintonge auprès des protestants touchés par la Révocation de l'Edit de Nantes. La cause n'était pas meilleure, mais Fénelon, bien qu'il fût, de par son apostolat même, complice des attentats et des dragonnades qui accompagnèrent le rétablissement de l'ordre, parvint cependant à se faire aimer des populations qu'il devait ramener à l'orthodoxie. Sans discuter les principes de la répression, il ne se gênait cependant pas pour dénoncer la violence criminelle de son exécution et ne se faisait guère d'illusions quant à son efficacité : "Je ne doute pas, écrivait-il, qu'on ne voie à Pâques un grand nombre de communions, peut-être trop". L'horreur de la violence physique et le souvenir des guerres religieuses passées, le rendaient aussi méfiant à l'égard des dragons du roi que des protestants révoltés. De la fermeté soit, c'est indispensable, mais point de contrainte et d'abus de force.

Pour ne point choquer ses nouvelles ouailles, Fénelon alla jusqu'à sacrifier *l'Ave Maria* au début de ses sermons. Ainsi, peu à peu, parvint-il à les apprivoiser.

Revenu à Paris, il publie alors son premier ouvrage, : *"Le traité sur l'Education des filles,* composé à la prière du duc et de la duchesse de Beauvilliers qui avaient,outre des garçons, huit filles à élever.

La source la plus évidente de cet ouvrage, il faut la chercher bien entendu dans l'expérience que Fénelon avait amassée auprès des nouvelles catholiques, mais cette inspiration est tempérée et complétée par les souvenirs de sa jeunesse heureuse et les observations qu'il avait recueillies dans les salons aristocratiques où il fréquentait.

Fénelon, qui était alors un jeune abbé de 30 ans, choyé dans le monde et estimé dans l'Eglise, écrivit pour ses amis Beauvilliers un petit livre souriant, dépourvu de dogmatisme, personnel, nonchalant et fantaisiste, où passe parfois quelque audace. Absolument original, le traité sur *l'Education des Filles* qui apparaît comme le premier ouvrage de pédagogie féminine, s'il fait penser à Montaigne par la liberté fluide et toute "aquitaine" du ton, ne semble rien devoir à des ouvrages antérieurs. Il apparaît plutôt comme un modèle dont Rollin et Rousseau, parmi bien d'autres, feront plus tard leur profit.

Fénelon s'en prend particulièrement à l'éducation monastique : Si vous placez votre fille dans un couvent mondain, dit-il en substance à Madame de Beauvilliers, elle y verra la vanité en honneur et cela est plus à craindre que le monde même. Si vous la placez dans un couvent sévère, elle en sortira "comme une personne qu'on aurait enfermée dans les ténèbres d'une profonde caverne et qui paraît tout d'un coup au grand jour. Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu".

Le jeune abbé s'emploie à démontrer l'importance du rôle d'épouse et de mère, et en conséquence la nécessité d'une éducation féminine appropriée : "Qu'on cesse donc de négliger l'éducation des femmes. Qu'on renonce aux préjugés par lesquels on prétend

justifier cette négligence". Il ne faudrait pourtant pas voir dans cette exigence une revendication féministe. "Il ne s'agit pas d'engager les femmes dans des études qui feraient d'elles des savantes ridicules. Il est seulement question de leur apprendre ce qui convient à leur rôle domestique. La femme, dit-on encore, est d'ordinaire plus faible d'esprit que l'homme. Mais c'est précisément pour cela qu'il est nécessaire de fortifier son intelligence".

Après avoir étudié les défauts des femmes - ils sont nombreux, les plus répandus étant la légèreté et le mensonge - Fénelon explique à quelles matières doit se limiter l'enseignement féminin pour ne pas devenir dangereux. Il est utile que les femmes connaissent "les devoirs et les droits des seigneurs" afin qu'elles soient capables de gérer leurs biens et de gouverner leurs terres. Mais il serait absurde de leur apprendre leur langue maternelle dans les règles. Encore moins les langues étrangères exception faite pour le latin, qui est langue d'église. La musique est à rejeter comme "la source de divertissements empoisonnés". Enfin, il doit y avoir pour leur sexe, une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du vice". On voit quelles limites étroites Fénelon fixe à l'instruction des femmes. Tout chez elles doit être tourné vers la vie domestique et la maternité, aussi l'éducation morale et les talents pratiques prennent le pas sur le savoir désintéressé. Quelques connaissances intellectuelles choisies suffisent à former le jugement sans encombrer l'esprit. Il n'est pas besoin d'érudition pour conduire une maison et élever des enfants. Or, il n'existe pas d'autres buts dans la vie d'une femme. Cette éducation qui nous semble aujourd'hui si peu hardie constituait pourtant un énorme progrès, comparée à l'éducation traditionnelle exclusivement dévote et monastique. Elever des filles dans leur famille et non plus au couvent, était en soi une audace.

Former des femmes et des mères au lieu de faire des saintes, les préparer à leur vie quotidienne, et à leur tâche future d'éducatrices, c'était le bon sens même, mais cela pouvait apparaître comme une nouveauté.

Grâce à Madame de Maintenon, son amie et disciple, Fénelon allait voir ses principes appliqués à St-Cyr, la maison d'éducation féminine la plus brillante du royaume. Malheureusement, ce qu'il y avait de libéral et d'optimiste dans le traité se perdit peu à peu dans les vicissitudes qui en accompagnèrent l'application.

Madame de Maintenon, après quelques essais courageux et sincères, dut retomber malgré elle dans l'austérité de la tradition monastique.

Depuis 1689, Fénelon avait été appelé à une tâche d'éducation d'une singulière importance:sur la recommandation de Mme de Maintenon, il avait été choisi comme précepteur du duc de Bourgogne. C'est pour ce petit prince qu'il considérait comme destiné à régner un jour, que Fénelon mit au point sa méthode "attrayante". "La curiosité de l'enfant, disait-il, est un penchant de la nature qui va comme au devant de l'instruction ; ne manquez pas d'en profiter". C'est pour distraire son élève en l'instruisant que Fénelon composa *Les aventures de Télémaque, le Dialogue des Morts , les Fables*. Fénelon et son élève font inévitablement songer à Rousseau et Emile. Comme Rousseau, Fénelon a bonne opinion de la nature humaine qu'il veut suivre en tous points et le péché originel n'a pas beaucoup de sens pour ce prêtre bienveillant et doux qui fera d'un jeune prince brutal et capricieux, une sorte de clerc un peu timoré et larmoyant.

Le duc de Bourgogne n'avait que sept ans quand il fut confié à Fénelon. "Il était né terrible, dit Saint-Simon, et sa première jeunesse fit trembler. Dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées, il entrait dans des fougues qui faisaient craindre que tout son corps ne se rompît".